Les débuts du territoire français de Kouang-Tchéou-Wan

Carnets de voyage du médecin de la Marine Charles Broquet (décembre 1899-mai 1901)

The early years of the French Kouang-Tchéou-Wan territory through the travel journal of the naval doctor Charles Broquet (December 1899 to May 1901)

Kévin Seivert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3492>

DOI : 10.4000/abpo.3492

ISBN : 978-2-7535-5677-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2017

Pagination : 113-134

ISBN : 978-2-7535-5675-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Kévin Seivert, « Les débuts du territoire français de Kouang-Tchéou-Wan », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 124-1 | 2017, mis en ligne le 30 avril 2019, consulté le 03 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3492> ; DOI : 10.4000/abpo.3492

Les débuts du territoire français de Kouang-Tchéou-Wan

Carnets de voyage du médecin de la Marine Charles Broquet (décembre 1899-mai 1901)

Kévin SEIVERT

Contrôleur des finances publiques, titulaire d'un master d'histoire
de l'université de Bretagne occidentale

Lorsque Charles Broquet, jeune médecin breton de la Marine, rejoint, en 1899, l'Empire du Milieu, la dynastie des Qing au pouvoir lutte tant bien que mal contre les puissances européennes et leurs visées expansionnistes. L'empire chinois au tournant des ^{XIX}^e et ^{XX}^e siècles est, tel l'empire ottoman, un « homme malade ». Si au siècle précédent la Chine connaît prospérité économique et expansion territoriale, « le début du ^{XIX}^e siècle marque un très grand tournant de [son] histoire avec le déclin économique, un pouvoir trop centralisé, une administration ligotée par l'excès de réglementation, la corruption incontrôlable, les insurrections¹ ». Engagée dans une récession économique marquée, notamment, par le déséquilibre du commerce extérieur lié aux importations massives d'opium, l'économie chinoise est de surcroît ruinée par les lourdes indemnités de guerre et les nombreuses révoltes qui parsèment ce siècle². La situation oblige dès lors le pays à mener une politique d'ouverture vis-à-vis des puissances étrangères³.

1. ZHANG-FERNANDEZ, Rong, *Précis de civilisation chinoise : de ses origines à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2014, 301 p., citation p. 100.

2. Première guerre de l'opium (1839-1842), révolte des Taiping (1851-1864), deuxième guerre de l'opium (1856-1860), guerre sino-japonaise (1894-1895), etc. Concernant plus spécifiquement la France et la Chine, trois conflits les opposent, en 1860, 1883-1885 et 1900.

3. De 1895 à 1898, le pays vit une période réformiste, marquée par le mouvement de 1898 « cent jours de réforme », dirigé par des intellectuels qui tentèrent de développer l'armée, l'économie, l'instruction. Mais il est écrasé par les forces conservatrices protégées par l'impératrice Cixi. Ce mouvement anti-réforme, de 1898 à 1900, tente à nouveau de fermer le pays aux étrangers.

Pour y parvenir, les autorités impériales tentent une modernisation du pays dite par le haut, en développant les concessions de territoires à bail aux puissances étrangères, qui y construisent ensuite des villes modernes, et en faisant des emprunts massifs mais limités au domaine technique⁴. Ainsi, la Russie s'empare de Port-Arthur le 18 décembre 1897, la Prusse obtient la cession de la baie et du territoire de Qingdao le 6 mars 1898, l'Angleterre accapare le port de Wée-Hai-Wée le 4 avril 1898 et agrandit le territoire de Hong-Kong le 9 juin 1898. Chaque pays obtient en outre des concessions de chemin de fer, d'exploitations de mines, etc. La France, dans cette course à la Chine, ne souhaite pas rester en retrait, et, pour développer son influence, elle jette son dévolu sur le territoire de Kouang-Tchéou-Wan, pour lequel elle obtient, en mars 1898, un bail de 99 ans.

L'histoire de l'occupation française du territoire de Kouang-Tchéou-Wan, qui se situe dans la péninsule de Lei-Tchéou, dans le sud de la Chine⁵, reste un sujet encore peu étudié. Vaste baie prolongeant l'estuaire de la rivière Ma-Thé, le territoire est parsemé de nombreuses îles, dont celles de Ma-Thé, Tan-Haï⁶ et Nau-Chau, ainsi que de nombreux villages, dont Tché-Kam et Potéou. La concession s'étend sur 1 200 à 1 300 km². Elle est sous l'autorité du gouverneur de l'Indochine et a pour centre administratif Fort-Bayard⁷, petit port de pêche rapidement transformé en base navale militaire. L'entrée dans la zone d'influence française de ce territoire proche de l'Indochine vise un meilleur contrôle du trafic le long de la frontière avec la Chine, et l'élimination des pirates qui y pullulent. Mais en s'implantant dans la région, les autorités françaises ont également pour ambition de bâtir un important port de commerce, susceptible de concurrencer à long terme Hong-Kong et Macao. Cependant, tout reste à accomplir afin de développer ce bout de France perdu aux confins du Céleste Empire, comme le dépeint le témoignage de Charles Broquet.

Témoin privilégié des prémices de la colonie, durant son séjour de 1899 à 1901, Charles Broquet tient, du haut de ses vingt-trois ans, des carnets de notes personnelles consignées au jour le jour⁸. Il y traite tour à tour d'anthropologie, de politique, de botanique ou encore de religion, sans

4. Cette politique fut un échec, à cause notamment de la résistance des populations locales qui rejetaient toute forme de modernisme ; le gouvernement impérial se vit contraint d'y mettre rapidement un terme (CARTIER, Michel, *La Chine et l'Occident : cinq siècles d'histoire*, Paris, Odile Jacob, 2015, 192 p., voir p. 100).

5. Cette politique d'implantation dans l'Empire chinois passe par le Vietnam pour pénétrer ensuite les marchés des provinces du Sud, le Yunnan et le Sichuan notamment, l'Angleterre s'étant déjà approprié les zones les plus intéressantes économiquement (BRIZAY, Bernard, *La France en Chine : du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Perrin, 2013, 556 p., voir p. 283).

6. Où se trouve Port-Beaumont.

7. Actuellement Zhanjiang.

8. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages de Kouang-Tcheou, 1899-1901*, 3 volumes (cahiers manuscrits) : n° 1 : MS 68(a) – f (136 p.), n° 2 : MS 68(b) – f (234 p.), n° 3 : MS 68(c) – f (48 p.), conservé à la Bibliothèque d'étude de Brest. Voir aussi le *Dossier d'officier de Charles Broquet*, Service historique de la défense de Vincennes, GR 8 YE 15812.

oublier le quotidien du territoire de Kouang-Tchéou-Wan et celui du personnel colonial qui y réside. Il y décrit également son ressenti, ses impressions, les événements qui ont pu plus particulièrement le marquer ou le toucher. Son récit est celui d'un observateur privilégié de la naissance de la colonie de Kouang-Tchéou-Wan. Ce journal intime possède l'aspect visuel d'un document préparatoire à une œuvre littéraire. Il est rédigé à l'encre avec une écriture peu soignée, parfois difficilement déchiffrable, sans terme superflu ni effet de style ou de langage. En effet, Charles Broquet jette sur le papier les idées qui lui viennent au moment de la rédaction, donnant au document une authenticité véritable. Quant à la population autochtone, elle n'est pas abordée sur un ton méprisant, comme nombre d'officiers français pouvaient le faire au début du ^{xx}e siècle. On sent même, dans l'écriture du docteur Broquet, un certain intérêt pour ce pays aux coutumes si divergentes de celles de sa Bretagne natale, intérêt qui se transforme rapidement en passion pour la culture chinoise, et notamment sa médecine traditionnelle.

Tombé dans les oubliettes de l'histoire, le territoire de Kouang-Tchéou-Wan n'en mérite pas moins toute sa place dans l'histoire coloniale de la France. En effet, l'étude de son histoire permet de mieux appréhender l'évolution de la politique de pénétration française de l'Empire chinois dans les années 1890 et 1900, et son échec final. Quant à la bibliographie sur Kouang-Tchéou-Wan, elle est bien peu étoffée. Citons cependant l'ouvrage, récent, de Bertrand Matot, *Fort-Bayard, quand la France vendait son opium*, paru en 2014, qui brosse un portrait assez peu flatteur de la colonie, perçue comme la plaque tournante du commerce tricolore d'opium à destination du Céleste Empire. Ce manque d'intérêt pour le sujet accroît d'autant l'importance du témoignage du jeune Breton sur l'histoire de la tentative de colonisation de Kouang-Tchéou-Wan. Aux antipodes des discours moralisateurs glorifiant les bienfaits supposés de l'apport français envers les territoires conquis, ce récit apporte une vision réaliste des difficultés rencontrées par les Français dans leur tentative d'expansion à l'est de l'Indochine.

En quoi le récit du docteur Charles Broquet illustre-t-il l'échec de la France dans sa tentative d'implantation au sein de l'Empire chinois au tournant des ^{xix}e et ^{xx}e siècles ? Pour y répondre, et après avoir abordé le début de la carrière de l'auteur, nous traiterons de l'installation des Français à Kouang-Tchéou-Wan, de la vie quotidienne dans la colonie, des relations entre la France et la Chine impériale, du fléau de la piraterie, de l'état sanitaire de la colonie et des ravages de la peste, avant de terminer sur la fin de la carrière du docteur Broquet, éminent spécialiste de la peste en son temps.

Un jeune Breton dans l'Empire du Milieu

Biologiste breton, spécialisé dans l'étude de la peste, Charles Broquet naît le 15 juillet 1876 à bord de la frégate *Psyché*, au large de Landévennec,

dans le Finistère. Fils d'un officier de la marine de guerre⁹, il décide de mener carrière dans le corps de santé de la Marine. Admis en novembre 1894 à l'école annexe du service de santé de la Marine de Brest, il poursuit ses études l'année suivante à l'école principale du service de santé de la Marine et des Colonies de Bordeaux. Reçu docteur en médecine le 11 novembre 1898, Charles Broquet est nommé médecin de deuxième classe en septembre 1899 et affecté sur l'*Estoc*, une chaloupe-canonnière basée dans le territoire de Kouang-Tchéou-Wan.

Parti de Marseille le 17 décembre 1899, Charles Broquet arrive à Saïgon, capitale de l'Indochine française, le 11 janvier 1900.

« À 10 heures du matin, arrivé au Cap Saint-Jacques. [...] Des batteries défendent les hauteurs. Entrée en rivière après avoir pris le pilote, nous passons devant deux contre-torpilleurs japonais arrivés récemment d'Europe. Quatre heures de rivière [...] bordée de palétuviers et de rizières dans lesquelles pataugent de gros buffles [...]. La rivière fait de nombreux méandres, aussi aperçoit-on les tours de la cathédrale de Saïgon bien avant d'y être arrivé¹⁰. »

« À peine débarqué, je rends visite au commandant de la Marine et à l'amiral Courrejolles¹¹ qui me disent que je dépends du commandant de la Marine à Haïphong. »

Néanmoins, la première impression du jeune breton à son arrivée est plutôt mauvaise :

« Saïgon m'a paru inférieure aux villes anglaises que j'avais parcourues aux escales précédentes. Ce n'est plus la ville cosmopolite, c'est la ville française peu animée, plutôt triste, de fonctionnaires et d'annamites [...]. »

Pour rejoindre son affectation, Charles Broquet quitte Saïgon pour Haïphong, puis de là, pour Kouang-Tchéou-Wan, l'esprit soucieux :

« Les nouvelles que j'ai eues [...] ne sont pas faites pour m'enthousiasmer, l'opinion de tous est que Kouang-Tchéou est un trou mais que le commandant et le second de l'*Estoc* sont des hommes forts aimables. »

Le voyage se fait à bord de chaloupes fluviales qui longent les côtes annamites puis chinoises. Enfin, après un mois de traversée, Kouang-Tchéou-Wan est en vue le 22 janvier 1900. Il est accueilli par celui qui va s'avérer être son camarade d'exil, l'enseigne de vaisseau Daniel.

« Il me conduit aussitôt aux baraquements de la Marine, [...] entouré de palissades où les sentinelles montent la garde. Les bâtiments sont des

9. Aristide Joseph Marie Broquet (1841-1882); né à Douarnenez (Finistère), il intègre la Marine en 1858 comme élève de l'école navale de Brest, avant d'atteindre le grade de lieutenant de vaisseau et d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur (dossier conservé aux Archives nationales, sous la cote LH/372/34).

10. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 1, p. 66 et suivantes.

11. Charles Louis Théobald Courrejolles (1842-1903); vice-amiral commandant la division navale de l'Extrême-Orient de 1899 à 1901; grand-officier de la Légion d'honneur (dossier conservé aux Archives nationales sous la cote LH/612/44).

cases en torchis [...]. Ma chambre n'est pas luxueuse [...], j'aperçois déjà un cancrelat [...]¹². »

Kouang-Tchéou-Wan, « sentinelle avancée de l'Indochine »¹³

À leur arrivée à Kouang-Tchéou-Wan, les Français prennent rapidement en main l'organisation du territoire¹⁴, substituant leur autorité à celle des mandarins locaux, tout en continuant à collaborer avec eux. Un recensement de la population, des armes et des jonques est opéré, impôts et douanes sont instaurés, et le système judiciaire local réformé¹⁵. Un service de renseignement est également mis en place. Souvent alerté, ce dernier fonctionne avec efficacité, permettant de prévenir les risques de soulèvements, comme en février, ou en mai 1900 :

« On a recueilli par le service des renseignements avis que le camp d'Hortou allait être attaqué et le soir on prépare les munitions à côté des canons. Le moment est en effet propice pour un coup de main, il ne reste plus au poste que cent hommes et une batterie d'artillerie¹⁶. »

Il permet également en avril 1900 le démantèlement d'une société secrète près de Pozzi¹⁷. Autre source d'informations, les missionnaires qui officient dans la région, et qui fournissent de précieux renseignements sur la situation politique locale ou encore les méfaits des pirates, même si à la fin du XIX^e siècle, ils ne sont plus guère perçus comme un moyen efficace de pénétration française¹⁸.

Rapidement, le gouverneur de l'Indochine Paul Doumer¹⁹ effectue deux voyages officiels, en février et décembre 1900, afin de lancer les travaux de construction nécessaires à l'essor du territoire²⁰. En effet, Kouang-Tchéou-Wan doit rapidement pouvoir servir de base avancée et de point d'appui

12. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, op. cit., volume 1, p. 86-87.

13. BONNINGUE, Alfred (commandant), *La France à Kouang-Tchéou-Wan*, Paris, Berger-Levrault, 1931, 72 p., voir p. 57.

14. Dans un premier temps, le territoire est divisé en deux cercles militaires. Puis le 27 février 1900, suite à la passation du pouvoir des militaires aux civils, le territoire est divisé en trois circonscriptions administratives.

15. Les notables chinois jugent en première instance, le commandement français en appel; pour les crimes, un tribunal militaire français est spécialement établi.

16. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, op. cit., volume 2, p. 54.

17. Réapparues au cours du XVIII^e siècle, les sociétés secrètes chinoises se développent en réaction à l'appauvrissement des paysans, à la misère qui règne dans le pays, à l'injustice face aux grands propriétaires et à la corruption des élites. Elles peuvent aussi agir contre les intérêts des étrangers, comme le fait la secte des Boxers.

18. BOURGERIE, Raymond et LESCOUEF, Pierre, *La guerre des Boxers (1900-1901)*, Paris, Flammarion, 1998, 220 p., voir p. 25.

19. Paul Doumer (1857-1932); gouverneur de l'Indochine de 1897 à 1902, puis homme politique, président de la République de 1931 à 1932, année de son assassinat.

20. Cette politique des baux concédés aux puissances étrangères a un intérêt majeur pour l'empire : face à la raréfaction des crédits, il permet l'implantation en son sein de villes portuaires se développant sous l'impulsion et aux frais des Européens, telle que Shanghai, passée de bourg à une ville opulente et moderne (FAIRBANK, John et GOLDMAN,

aux navires français transportant troupes et matériels en transit d'un point à un autre de l'Indochine et de la Chine. La ville de Pointe-Nivet et Fort-Bayard se développent et de nombreux bâtiments voient très vite le jour : caserne, entrepôts, pontons d'accostage, pavillons des officiers, bureau de poste, lieu de culte, etc. Ainsi,

« [le] 3 juillet 1900, à Fort-Bayard, les bâtiments de l'artillerie avancent. Les piliers d'une église sortent de terre. L'église côtoiera le lupanar, peut-être les Japonaises se convertiront-elles²¹ ! »

Et le 1^{er} février 1901,

« à la Pointe-Nivet, les travaux avancent. Résidence, poste, travaux publics et au centre de la future ville une grande avenue qui aboutit à la mer. Des coolies plantent des *bourraos* pour ombrager la promenade et égalisent le terrain avec un rouleau²². »

La garnison compte trois bataillons d'infanterie de marine et une section d'artillerie jusqu'en 1904, auxquels il faut ajouter un bataillon de tirailleurs indigènes. Puis une milice chinoise est localement recrutée en remplacement.

« Les tirailleurs chinois ont fort bonne allure dans leur uniforme bleu à larges bandes rouges sur la casaque, leur chapeau en abat-jour, leurs pieds nus et leur coupe-coupe sur le dos. Ils se servent fort bien de leurs fusils [...]. Ce seront d'excellentes troupes pour ici, braves et sans pitié pour l'adversaire qu'ils achèvent avec leur coupe-coupe²³. »

Leur encadrement est constitué d'officiers français et de sous-officiers indigènes qui traduisent les ordres. Quant aux marins basés à Kouang-Tchéou-Wan, de l'avis de Charles Broquet, ils n'accomplissent que peu de tâches en rapport avec leurs fonctions ; ils aident essentiellement au développement de la colonie et à la formation des recrues chinoises au maniement des armes :

« [L]es troupes d'infanterie de marine ne font que leur strict devoir militaire, à 4 heures ils sont libres. Nos hommes parce qu'ils sont bons et braves gens sont exploités par tout le monde et travaillent le cœur léger sans le désir de récompenses à des travaux qui ne relèvent nullement de leur service²⁴. »

La prostitution est également présente à Fort-Bayard. En mai 1900, arrivent deux Japonaises qui ouvrent un lupanar. Ironie du sort, l'église de la colonie est bâtie peu de temps après à côté. Puis en avril 1901, « une prostituée âgée d'une quarantaine d'années vient s'installer près de notre poste. Je propose son expulsion²⁵ ». Le commandant rejette la demande de

Merle, *Histoire de la Chine des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2010 (première édition en 1992), 750 p., voir p. 152).

21. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 2, p. 107.

22. *Ibidem*, volume 3, p. 4.

23. *Ibid.*, volume 2, p. 57.

24. *Ibid.*, p. 142.

25. *Ibid.*, volume 3, p. 31.

Charles Broquet. Les permissionnaires se rendent chacun leur tour chez la dame, qui est finalement expulsée le 7 mai par un administrateur civil. Si, dans ses notes, le docteur Broquet s'oppose fermement à la prostitution, acheter une femme, pratique courante dans la région, ne semble guère lui poser de problèmes. Ainsi, un matelot chinois ayant récemment perdu sa femme, doit, en août 1900,

« aller incessamment chercher une nouvelle épouse à Podao. Cet achat lui coûtera trente-cinq piastres. Daniel et moi nous lui avons dit de nous chercher des femmes dans le même prix; peuple heureux qui se console vite de ses tristesses, peuple philosophe et gai qui n'attache aucune importance à ces lois fatales de l'humanité²⁶ ».

Le matelot en question rentre à Port-Beaumont le 13 septembre sans rien pour les deux comparses, mais

« annonce une épouse pour le commandant moyennant la somme de quatre-vingts piastres; la dame âgée de vingt ans est actuellement à l'ombre d'une case car le soleil l'a noircie et il faut quinze jours d'internement pour être belle et blanche. Quand elle sera à point, Congai, le matelot chinois, fera la présentation [...]»²⁷.

De nombreuses tensions entre autorités militaires et civiles gangrènent le bon fonctionnement du territoire. Les sujets d'accrochage sont fréquents, comme lorsque l'un des chalands d'accostage du port coule peu après son installation. Une opération de renflouage est mise en place par l'administration civile, mais le commandant de l'*Estoc*, Collas, refuse son concours car le chaland n'appartient pas à la Marine. Le refus de coopération s'observe également dans l'autre sens. L'administrateur Alby²⁸ se refuse à solliciter l'appui de la Marine dans la chasse aux pirates. Il préfère armer lui-même une jonque et former l'équipage chinois au maniement du canon, avec le danger qu'il ne se retourne ensuite contre les Français. Le 22 juillet 1900, le gouverneur de l'Indochine Paul Doumer doit, en personne, adresser un télégramme au commandant de la station navale à Haïphong, Corrard, donnant l'ordre au commandant de l'*Estoc* de s'entendre avec l'administrateur civil pour placer les navires de la colonie au service de la répression de la piraterie dans la baie. Pour remédier à cette lutte journalière, tant de statut que de personnalité, les hautes autorités n'ont à leur disposition que la mutation forcée. Le commandant Corrard conseille ainsi au commandant Collas de demander la sienne, suite à un refus de trop de collaborer avec l'autorité civile; il est remplacé à la tête de l'*Estoc* par Peltier d'Oisy²⁹. De même, le

26. *Ibid.*, volume 2, p. 133.

27. *Ibid.*, p. 161.

28. Marie-Maximilien Gustave Alby (1855-1920); officier d'infanterie puis administrateur principal des Colonies, il est nommé administrateur en chef du territoire de Kouang-Tchéou-Wan de février 1900 à juillet 1905; chevalier de la Légion d'honneur (dossier conservé aux Archives nationales sous la cote LH/16/64).

29. Paul Victor Hyppolite Pelletier Doisy (1864-1919); capitaine de frégate, commandant l'*Estoc* du 5 octobre 1900 au 31 décembre 1902; chevalier de la Légion d'honneur (dossier conservé aux Archives nationales sous la cote LH/2087/2).

médecin de première classe Bonain est rappelé à Hanoï en août 1900 après n'avoir pu s'entendre avec l'administrateur.

Cependant, l'intérêt pour le territoire de Kouang-Tchéou-Wan retombe, et rapidement, ce dernier doit régulièrement faire face à une insuffisance criante de financement³⁰. Le 31 janvier 1900, « personne ne touche sa solde aujourd'hui, le trésor est à sec³¹ ». De même, l'approvisionnement en charbon des navires de passage est rendu difficile, voire impossible, par manque de matière. Cela touche également à la qualité du matériel. Ainsi, en juillet 1900, la plupart des navires de la colonie, dont l'*Estoc*, souffrent d'une avarie les empêchant de partir en opération ; les militaires français en sont réduits à se déplacer à bord des jonques prises aux pirates. Quant à Charles Broquet, il est débarqué de l'*Estoc* le 1^{er} janvier 1901, la colonie ne prévoyant plus de médecin dans le budget du navire. Autre complication rencontrée, la colonie vit dans un isolement relatif. Ainsi, pour transmettre ses ordres, le commandant de la division navale de l'Extrême-Orient Courrejollès doit passer par le commandant de la station navale à Haïphong, Corrad³², qui transmet ensuite au commandant de l'*Estoc*. Les îles qui constituent le territoire de Kouang-Tchéou-Wan communiquent entre elles par le biais d'un système optique, en attendant que les fils télégraphiques soient installés. Ce qui fait dire à l'auteur que Kouang-Tchéou-Wan reste un territoire « oublié de la Marine³³ ». En effet, « la France participe à la course aux gages territoriaux chinois [...] sans que les motivations en apparaissent clairement sinon celle de ménager l'avenir³⁴ ».

Le quotidien des militaires de la colonie

Pour les militaires affectés à Kouang-Tchéou-Wan, la vie quotidienne semble monotone si l'on se réfère au témoignage du jeune Breton. Une fois les obligations professionnelles remplies, le temps s'arrête et l'ennui gagne les hommes. Ainsi le 21 novembre 1900,

« le commandant se lève à 10 heures, prend une absinthe, déjeune, fait la sieste en fumant quelques pipes d'opium et de tabac, se relève vers 3 heures,

30. L'importance des investissements français à Kouang-Tchéou-Wan, et plus globalement en Chine, démontre un intérêt tout relatif de la France à s'implanter véritablement dans l'Empire du Milieu. Ainsi, en 1895, sur un total d'un milliard de francs investis par les nations européennes en Chine, seulement 100 millions l'ont été par la France. Les nouveaux crédits atteignent avant tout l'Indochine. Mais le projet de construction d'une voie ferrée entre Yunnan et Laokay prouve néanmoins que le projet d'accès au marché chinois reste envisagé (BOURGERIE, Raymond, LESCOUEF, Pierre, *La guerre des Boxers...*, *op. cit.*, p. 24).

31. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 1, p. 98.

32. Edmé François Albert Corrad (1847-1905) ; élève de l'école Polytechnique, capitaine de vaisseau ; commandant de 1900 à 1903 de la station navale du Tonkin et de l'Annam basée à Haïphong ; officier de la Légion d'honneur (dossier conservé aux Archives nationales sous la cote LH/594/41).

33. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 2, p. 143.

34. BOURGERIE, Raymond, LESCOUEF, Pierre, *La guerre des Boxers...*, *op. cit.*, p. 24.

arrose des radis, prend une absinthe, soupe, fume et va se coucher. [...] Daniel fait son petit service journalier et reste assis, lisant la plupart du temps dans sa chambre, se lève tôt, fait la sieste, se couche tôt. Moi je fais ma visite, je lis; l'après-midi un tour de chasse et je me couche aussi de bonne heure³⁵ ».

Pour son service personnel, il possède, comme chaque officier, un jeune *boy* chinois. En outre, un interprète, de piètre qualité, a été mis à sa disposition. Quant aux loisirs, ils oscillent entre parties de chasse, promenades à cheval et visites du territoire. Ainsi, le 4 février 1900 :

« Ce matin, l'inspection s'est faite comme à l'ordinaire, ma visite aussi. Nous avons déjeuné chez le commandant et cet après-midi j'ai été à la chasse malgré la brume, le froid et le crachin³⁶. »

Des parties de chasse qui peuvent prendre l'allure de véritables expéditions :

« Et nous voilà partis à travers la vase et les rizières, portés sur les épaules des coolies. Nous passons sur des fossés de boue où nos porteurs glissent et avancent avec peine [...]. Nous formons à travers les rizières un cortège de quatre chaises portées par seize porteurs suivis des coolies qui portent les provisions et de miliciens chinois de Monkay qui portent nos fusils et nos cartouches³⁷. »

Les visites du territoire sont l'occasion de découvrir les lieux, comme le 17 avril 1900, lorsque Charles Broquet part pour Tché-Kam en compagnie du docteur Recoules³⁸ :

« Nous partons avec une escorte de six hommes armés [...]; la route [...] est un sentier étroit [...]. Nous traversons des terrains bien cultivés, les blés poussent et les Chinois repiquent les rizières. Nous passons le long des villages protégés par leurs taillis aux branches entremêlées. [...]. Avant d'arrivée à Che-Kam, nous passons [...] au milieu de rizières d'un joli vert et nous attaquons la route en construction [...]. Des prisonniers chinois la caque au cou travaillent surveillés par des miliciens³⁹. »

De même, sont organisés des déjeuners quotidiens et des visites de courtoisie entre officiers de la colonie, le plus souvent chez le commandant, en présence des fonctionnaires et missionnaires de passage à Kouang-Tchéou-Wan. La société chinoise locale organise également des manifestations religieuses et culturelles auxquelles les militaires français n'hésitent pas à assister. Des festivités sur plusieurs jours parmi lesquelles on trouve les fêtes du Têt, du poisson salé, du printemps, etc. Les représentations de théâtre de marionnettes sont également présentes. Ainsi, les 4 et 5 juin

35. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 2, p. 210.

36. *Ibidem*, volume 1, p. 98 et 114.

37. *Ibid.*, volume 2, p. 178 et suiv.

38. Antoine Adrien Recoules (1859-1929); médecin de la Marine; chevalier de la Légion d'honneur (dossier conservé aux Archives nationales sous la cote LH/2282/10).

39. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 2, p. 36-37.

1900, un commerçant chinois ayant réalisé de bonnes affaires finance la venue de l'un d'entre eux :

« Le théâtre de marionnettes continue à jouer matin et soir, faisant défiler sous les yeux des spectateurs l'histoire de la Chine. Des marionnettes vêtues splendidement de robes pailletées, la tête couverte de chapeaux à plumes de faisans, représentent paraît-il la famille Ming⁴⁰. »

Pour soutenir leur moral souvent vacillant du fait de l'éloignement, les militaires entretiennent une correspondance personnelle avec leurs proches. Celle-ci occupe beaucoup le jeune Breton et lui permet de garder le moral durant les longues journées monotones qui rythment son ordinaire. Il écrit ainsi à la fin février : « La journée s'est passée semblable à la précédente, semblable à celle qui suivra ; j'ai écrit à Monsieur Hanry le priant de m'envoyer des instructions anthropologiques : ce sera une distraction⁴¹ ». Le territoire de Kouang-Tchéou-Wan se trouve dans un isolement relatif et les nouvelles y arrivent parcimonieusement, comme le constate Charles Broquet : « [À] terre, rien de nouveau, tout le monde déplore la mauvaise organisation des courriers et l'abandon où l'amiral a laissé Kouang-Tchéou⁴². » Quant au courrier, celui-ci arrive souvent avec retard. Le jeune médecin note ainsi le 30 janvier 1901 : « Une dépêche nous annonce la mort de la reine Victoria. Une autre que notre courrier aura du retard. Cette dernière nouvelle nous impressionne plus que la première⁴³. » Ce confinement influe sur le moral des hommes qui, pour beaucoup, n'ont qu'une idée en tête, quitter cette affectation maudite.

Face à la morosité quotidienne, Charles Broquet sombre souvent dans la mélancolie. Comme en cette soirée du 4 juillet 1900, où le Breton se plaint de l'ennui récurrent qu'il ressent quand son désir d'action n'attend que de s'exprimer :

« Toujours rien de nouveau, c'est l'isolement dans notre poste. Quand on a épuisé la lecture, le boire et le manger, la liste des occupations est close, il ne reste plus que le sommeil et la contemplation. J'ai fort envie d'écrire [...] pour demander un permutant. Je n'hésite que parce que je crois qu'il est bon de suivre sa destinée et que les mauvais jours préparent les jours meilleurs. Kouang-Tchéou ne m'offre aucun des avantages de la vie coloniale à terre ; [...] je me sens ces désirs d'action, de courses, de voyages qui ont déterminé le choix de ma carrière et je me tiens en face de l'opposé de mon désir c'est-à-dire le calme, l'inactivité physique absolue, l'attente⁴⁴. »

Alors qu'il pensait trouver dans la carrière militaire une vie d'aventure, son affectation à Kouang-Tchéou-Wan contrarie nombre de ses espoirs professionnels.

40. *Ibidem*, p. 80.

41. *Ibid.*, p. 10.

42. *Ibid.*, p. 35.

43. *Ibid.*, volume 3, p. 3.

44. *Ibid.*, volume 2, p. 108-109.

En cette soirée du 20 novembre 1900, Charles Broquet revient sur son choix d'avoir rejoint la Marine, craignant de s'être trompé de voie professionnelle.

« Ici rien de nouveau, pendant que des bateaux français croisent à 19 heures de nous, on nous délaisse absolument, aucun bateau ne vient à Kouang-Tchéou tant est triste la réputation de ce pauvre territoire. Pour changer le cours de mes pensées, j'ai été à Fort-Bayard cet après-midi galoper une heure [...], seul comme toujours ; [...] ma carrière débute ici sur de si tristes auspices que dans la crainte de la voir continuer ainsi je préfère rompre avec le corps et tâter de l'armée coloniale. Je suis entré dans la Marine pour voir du pays, changer de place avec mon bateau, c'est-à-dire en remplissant mon rôle de médecin. Au lieu de cela je me retrouve sur cette île isolée occupée par des marins qui plantent des radis ou attrapent des coups de soleil en montant la faction et explorant l'horizon dans lequel jamais rien ne paraît. [...] Encore si la Marine était chargée de courir sus à ces jonques pirates mais elle n'en a pas les moyens et ce rôle maritime est rempli par des jonques montées par des miliciens... triste⁴⁵... »

Il demande à plusieurs reprises une autre affectation, mais ses espérances restent lettre morte.

Enfin, comme tout jeune de son âge, le jeune Breton n'est pas insensible à la gent féminine. Il reste cependant discret dans son journal intime sur les rencontres qu'il peut faire et semble surtout voir la fréquentation d'une femme comme un moyen de lutter contre l'ennui :

« L'idée d'avoir ici à moi une femme chinoise, comme j'ai un boy, comme j'ai un chien, à titre de distraction, de passe-temps, se précise de plus en plus dans mon esprit [...] », ajoutant que « [...] la Chinoise connaît l'art des caresses et du baiser [...] »⁴⁶. »

Une vision de la femme bien peu flatteuse. Mais il finit par tomber sous les charmes d'une autochtone :

« Je suis très amoureux en ce moment d'une jolie petite sampanière de 17 ans, petit bijou de femme à la mine exquise et intelligente, encadrée d'un petit fichu bleu et de jolis cheveux noirs. »

Prenant son courage à deux mains, il propose à la mère de la jeune demoiselle, moyennant une somme d'argent, d'épouser sa fille ; sans succès. Déçu, le jeune Breton préfère relativiser : « [J]e ne lui offrirais pas l'avenir, je ne lui donnais que le présent⁴⁷. »

45. *Ibid.*, p. 209-210.

46. *Ibid.*, p. 162-163.

47. *Ibid.*, p. 220-221.

Les relations tumultueuses entre la France et la Chine

Dès leur arrivée à Kouang-Tchéou-Wan, les Français font face à l'hostilité de la population autochtone. Si la guérilla des débuts s'estompe rapidement, l'animosité des Chinois à l'égard de ces étrangers perdure⁴⁸.

« Ces gens-là ne nous connaissent pas, nous leur paraissions étonnants et ils ne se font pas du tout à nous. Les enfants sont quelque peu attirés par l'espoir de gagner un sapek mais cependant beaucoup d'entre eux [...] fuient à notre approche comme s'ils redoutaient que nous ne les mangions⁴⁹. »

En outre, « les lettrés nous détestent⁵⁰ ». Les notables locaux destitués tentent par tous les moyens de freiner l'implantation française. Quant aux mandarins des alentours, ils envoient des prostituées infestées de la syphilis contaminer les soldats français. Les femmes s'enferment à l'approche des Français, notamment après le viol de l'une d'elles par un matelot, et les nombreux vols commis par l'équipage de l'*Estoc* envers la population locale, par ailleurs réprimés par leur hiérarchie. Les Français évitent dès lors de se mélanger à la population locale.

En février 1900, lors de sa visite visant à évaluer la faisabilité d'un port de commerce, le gouverneur Paul Doumer effectue une tournée afin de nouer des relations avec les élites chinoises locales. Ainsi le 7, Paul Doumer embarque pour Lei-Chao.

« Le gouverneur [Doumer] est un homme de moyenne taille, très bien bâti, souriant et aimable, la moustache et la barbe noires. Il était vêtu d'un veston en molleton bleu à large revers au col, d'un pantalon de cheval de flanelle bleu et de bottes molletières. Comme coiffure, un ventre mou [...] ⁵¹. »

Les Chinois ne réagissent guère à l'arrivée des Français ; ces derniers accostent et traversent la ville pour se rendre à la citadelle.

« Sur le seuil, deux soldats en casaque rouge. Après une attente de plus d'une demi-heure nous sommes introduits. Le sous-préfet se présente [...] et nous conduit à la salle de réception. [...] Il paraît fort aimable, il est d'une grande taille et d'une forte corpulence et offre le type parfait du mandarin⁵². »

La visite se déroule de manière très cordiale et le gouverneur peut repartir avec l'apparent soutien du mandarin local.

48. Durant la crise structurelle profonde que connaît alors le pays, notables et fonctionnaires locaux sont fortement hostiles à l'ouverture sur le monde extérieur, tout comme le peuple, opposé aux étrangers et au modernisme qu'ils apportent (BERNARD-GROUTEAU, Anne, *La Chine : histoire d'une civilisation millénaire*, Paris, Ellipses, 2011, 281 p., voir p. 155).

49. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 1, p. 96.

50. *Ibidem*, volume 2, p. 148.

51. *Ibid.*, volume 1, p. 117.

52. *Ibid.*, p. 121.

En mai 1900, survient le siège des légations européennes de Pékin par les Boxers⁵³, nouvelle qui ne parvient à Kouang-Tchéou-Wan que le 23 juin. Le 30, cinq mille réguliers chinois commandés par le général Ma stationnent non loin du territoire⁵⁴. Les nouvelles de Chine sont rares et arrivent au compte-gouttes ; les Français s'activent alors à construire des points de défense dans l'éventualité d'un assaut chinois. Pour tout renfort, cinquante hommes arrivent le 7 juillet. Cependant, la colonie n'est pourtant jamais véritablement menacée. Charles Broquet note que :

« Tout semble calme dans le pays malgré certains bruits prétendant que le préfet de Lei-Chao distribue des armes et que les habitants de Ma-Giang n'attendent pour marcher qu'un ordre du général Ma. [...] Tous ici nous regardons avec intérêt les événements de Pékin et tous nous voudrions partir pour là où est l'action ! [...] Qui peut dire si demain à Kouang-Tcheou nous n'aurons pas à nous défendre huit cents que nous sommes contre plusieurs milliers de chinois⁵⁵ ! »

Aucune attaque chinoise n'est cependant à déplorer. Tout au plus quelques reconnaissances sont observées aux frontières du territoire qui ne pâtit guère des événements liés aux Boxers. Dans son isolement, la concession apprend avec des semaines de retard que des légations de Pékin ont été libérées et que le conflit tourne à l'avantage des puissances européennes.

En outre, la façon dont les autorités françaises considèrent la population autochtone ne permet pas de créer un climat de confiance entre les deux peuples. Un épisode en est le parfait reflet. Début août, une expédition française pour le Yunnan est envisagée par le gouverneur Paul Doumer, qui donne l'ordre à l'administrateur Alby de réquisitionner trois mille *coolies* dans la colonie. Le 15, le navire le *Tanaïs* qui devait les embarquer arrive à Kouang-Tchéou-Wan mais, malgré un salaire de quinze piastres par mois, les *coolies* refusent et finissent par s'enfuir. Les miliciens chinois sont envoyés le soir même dans les villages alentour pour rafler des remplaçants :

53. La révolte des Boxers, secte nationaliste, xénophobe et antichrétienne, éclate en 1899. La population chinoise, humiliée par les défaites du XIX^e siècle, ne supporte plus les ingérences des puissances étrangères, ces barbares assimilés au modernisme non souhaité, dans les affaires de l'Empire. Les Boxers assiègent ainsi les Européens lors du célèbre siège des légations de Pékin, qui débute en mai 1900 et se termine en août par la libération des assiégés par un corps international réunissant les puissances commerçant au sein de l'Empire du Milieu, à savoir l'Allemagne, l'Autriche, les États-Unis, le Royaume-Uni, la France, l'Italie et le Japon. Les Boxers sont écrasés et à l'issue de la répression, le pays est soumis à une lourde indemnité, sa capitale Pékin doit accueillir une garnison étrangère, et de nouveaux comptoirs commerciaux sont créés. Cette révolte démontre la faiblesse du pouvoir impérial préfigurant une nouvelle ère d'instabilité politique.

54. Après sa défaite dans la guerre sino-japonaise de 1894-1895, la Chine tente de moderniser son armée sur le modèle européen, sans succès : « [...] Le peuple chinois, en effet, est plutôt lettré que militaire, et sait mieux manier le pinceau que l'épée » (HUBRECHT, Alphonse, *Grandeur et suprématie de Pékin*, Paris, You-Feng, 2015 [première édition en 1928], 607 p., voir p. 303).

55. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, op. cit., volume 2, p. 111.

« [B]izarre façon de comprendre la colonisation et de s'attacher ces populations encore hostiles⁵⁶ » s'étonne Charles Broquet. Puis le 17, « des miliciens et des tirailleurs chinois sous la conduite de l'inspecteur Sauvalle de la milice [...] sont venus ce matin à Tat-Chin arrêter tous les gens valides. Ils espéraient être plus heureux dans cette île isolée que dans leurs rafles infructueuses d'hier sur le territoire. Après une chasse de 3 heures ils n'ont ramené que vingt malheureux arrachés à leurs champs ou à leurs cases [...]. Ce n'est qu'un cri unanimement réprobateur pour cette façon de faire parmi les officiers et les marchands du territoire. Par cette mesure digne d'un peuple inférieur nous éloignons [...] de notre récente concession toute la main-d'œuvre et nous donnons de nous une triste idée à ces gens qui commençaient à prendre confiance, à croire que nous leur apportons un régime meilleur que celui des mandarins⁵⁷. »

Le *Tanaïs* appareille le lendemain avec les malheureux. Cette triste affaire des *coolies* recrutés de force provoque des tensions à la frontière du territoire et le village d'Ou-Naï tente même de s'affranchir de la tutelle française, ce qui lui vaut une forte amende.

Le 20 janvier 1901, une autre affaire entache les relations entre la France et les autochtones ; un garde de milice, Lacoste, est assassiné à Taïping, avec sa femme annamite et son interprète. Un *doi* qui avait volé cent piastres au village, par crainte que Lacoste ne le dénonce, a préféré l'éliminer et s'enfuir ensuite avec une partie des miliciens de connivence. En réaction, les autorités de Kouang-Tchéou-Wan envoient l'*Estoc* mouiller à Taïping le 25 janvier. Puis le 28, l'administrateur Alby télégraphie aux préfets chinois des villes environnantes l'ordre d'arrêter les meurtriers. Les Européens des environs craignent fortement pour leur vie après cette affaire, et la région menace de s'enflammer. Finalement, un mois après, deux des complices du meurtrier sont arrêtés par les autorités chinoises, et le 28 février, exécutés à Tché-Kam. Charles Broquet assiste à l'exécution, accompagnant les officiers français venus en délégation.

« Les miliciens formés en carré entourent les deux suppliciés amarrés par les poignets et les jambes à des piquets. On porte les armes et le bourreau d'un premier coup de coupe-coupe fait littéralement voler la tête du premier condamné ; il change de coupe-coupe et sectionne le deuxième condamné [...] ⁵⁸. »

L'affaire en reste là. De manière générale, les débuts des Français à Kouang-Tchéou-Wan sont rendus difficiles par le manque de coopération des autorités chinoises locales et l'indifférence, voire la peur, des villages alentour. De même, les miliciens recrutés pour servir la France s'avèrent peu efficaces, et multiplient vols et désertions. Quant aux quelques préfets chinois qui collaborent malgré tout avec la France, ils sont immédiatement révoqués par le pouvoir impérial. Peu avant son départ de la colonie, Charles Broquet note ainsi qu'

56. *Ibidem*, p. 134.

57. *Ibid.*, p. 136-137.

58. *Ibid.*, volume 3, p. 13.

« au point de vue politique nous continuons à ne pas être du tout chez nous. Les Chinois nous tolèrent mais dans tout le Nam-Si l'administration est entre les mains du préfet d'Out-Choan, notre ennemi. Il envoie des agents à lui faire des arrestations jusqu'à Podao, fait arrêter les gens qu'il suppose nous être favorables⁵⁹ ».

Le fléau de la piraterie

Le territoire de Kouang-Tchéou-Wan est en permanence soumis à la piraterie. En effet, la région est infestée de pirates qui écument les mers et terrorisent les populations locales, dépouillant, enlevant ou tuant les habitants des villages et les marchands de passage⁶⁰. Leurs activités sont favorisées par les nombreuses îles et les côtes découpées qui offrent un refuge idéal. Ce phénomène puise ses racines dans le fait que

« la population, assez dense, s'était à ce point appauvrie que peu de membres de la gentry vivaient encore dans les villages, et que le banditisme était devenu une occupation saisonnière [...]»⁶¹.

Les demandes d'assistance contre les pirates émanant des villageois sont légion. Le système judiciaire mis en place par les Français réprime d'ailleurs très sévèrement les actes de piraterie :

« Les Chinois pris en flagrant délit de col ou de piraterie à main armée pourront être exécutés sur le théâtre du crime [...]»⁶².

Et dans leur lutte contre cette calamité, ils comptent sur les délations des habitants. Cependant, si

« quelques chefs de village sont venus dénoncer les pirates, [...] ils ont une telle terreur des représailles qu'ils préfèrent le plus souvent ne pas les dénoncer⁶³ ».

Une des difficultés des Français chargés de donner la chasse aux pirates est d'identifier ces derniers qui se fondent facilement parmi les locaux. Ainsi, le 6 juin 1900, à la suite d'une dénonciation, une chasse aux pirates est lancée :

« du côté de Sam-Ni. À la vue du remorqueur, trois jonques signalées comme pirates [...] apparaissent et remontent dans les arroyos. L'une d'elles, après avoir reçu la volée de cinq obus de canon revolver, amène sa voile et nous voilà partis [...] pour prendre notre prise. Précédés des trois Chinois [délateurs] qui nous guident, un coupe-coupe en sautoir à la main, nous marchons dans la vase et les palétuviers à travers les arroyos et nous arrivons après

59. *Ibid.*, p. 42.

60. La piraterie dans la région est une menace récurrente. Déjà dans les années 1800, une piraterie vietnamienne menace quotidiennement les côtes du Sud et du Sud-Est et il faut près de 10 ans aux autorités impériales pour éradiquer la menace (GERNET, Jacques, *Le monde chinois*, Paris, Colin, 1999 (première édition en 1972), 699 p., voir p. 427).

61. FAIRBANK, John et GOLDMAN, Merle, *Histoire de la Chine...*, *op. cit.*, p. 339.

62. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 1, p. 93.

63. *Ibidem*, p. 113.

trois quarts d'heure de marche à une barge échouée près de la berge. Des Chinois qui cherchent des vers de vase s'en prétendent propriétaires [...]. Dans la jonque ni pirates ni quoi que ce fût de compromettant⁶⁴ ».

La répression de cette activité est confiée à l'autorité civile, parfois épaulée par la Marine.

« Depuis la limitation de la concession, les pirates continuent à molester les habitants et le commandant de l'*Estoc* appareille souvent pour en capturer⁶⁵. »

Mais, en réalité, elle se retrouve régulièrement dépassée dans cette lutte du fait du peu de moyens à sa disposition. Ainsi, le 19 avril 1900, Charles Broquet rapporte que trois jonques avec cent cinquante pirates à leur bord sont signalées croisant au large du territoire. L'administrateur civil de Tché-Kam demande alors au commandant de la Marine d'envoyer un navire repousser la menace; mais ce dernier ne peut accéder à la requête car il manque cruellement d'effectifs. Et quand ce ne sont pas les effectifs, c'est le matériel qui fait défaut, comme s'en agace le docteur Broquet le 31 juillet :

« Nos bateaux sont plus ou moins avariés et ne nous servent jamais à faire la moindre incursion, bref je ne désire plus qu'une chose quitter Kouang-Tchéou et cet embarquement grotesque [...] ⁶⁶. »

Parmi les méfaits des pirates à Kouang-Tchéou-Wan, il faut noter l'enlèvement avorté d'un pasteur protestant en avril 1900, ou encore la capture d'un chef de village du territoire, qui réussit néanmoins à s'échapper peu après. Le 8 février 1901, ce ne sont pas moins d'une soixantaine de pirates qui attaquent Fort-Bayard pour enlever un missionnaire. Ils sont repoussés par les soldats d'infanterie de marine qui en tuent deux; leurs corps sont alors exposés à un poteau puis décapités et leurs têtes jetées à la mer, pour l'exemple. Quelques mois auparavant, le 7 juin 1900, c'est une jonque pirate qui a été capturée. À son bord, un instituteur et trois enfants retenus prisonniers depuis 37 jours, une rançon de sept mille piastres, somme considérable pour l'époque, ayant été demandée à leur village pour leur libération. L'action de l'administration visant à lutter contre la piraterie affiche ainsi un bilan en demi-teinte durant les débuts de la colonie mais, au fur et à mesure, l'action française gagne en efficacité. Au final pour Kouang-Tchéou-Wan,

« l'administration française lui apporta les bienfaits d'un régime défensif et régulateur, sous lequel chacun fut libre de travailler et de prospérer à l'abri des exactions journalières des pillards⁶⁷ ».

64. *Ibid.*, volume 2, p. 80-81.

65. *Ibid.*, volume 1, p. 69.

66. *Ibid.*, volume 2, p. 127.

67. BONNINGUE, Alfred, *La France à Kouang-Tchéou-Wan... op. cit.*, p. 37.

La situation sanitaire et les ravages de la peste

En tant qu'officier de santé de la Marine, le principal rôle de Charles Broquet à Kouang-Tchéou-Wan est de veiller sur la santé du personnel français. Pour cela, il visite chaque jour les militaires malades, réalise régulièrement l'inventaire de la pharmacie de la colonie et peut hospitaliser les plus souffrants dans l'hôpital de la colonie. À son arrivée, il est immédiatement mis au courant de la situation sanitaire par le docteur Recoules, et notamment des risques liés à la peste qui sévit dans la région. Ainsi, Charles Broquet écrit le 24 janvier 1900 :

« Après déjeuner, visite à Hoïteou au docteur Recoules [...] [avec qui je discute] des mesures à prendre en cas d'épidémie de peste. Il compte faire construire rapidement à quelques distances du camp d'Hoïteou une baraque d'isolement où il installera les malades et leur médecin. Il a beaucoup de malades, surtout de la dysenterie qu'il attribue à la mauvaise qualité de vie et aux excès que font les hommes [de l']absinthe et autres apéritifs⁶⁸. »

Les maladies les plus répandues sont alors les fièvres, la dysenterie, l'otite, ou encore la gale. Tout au long de son séjour, l'activité de cet hôpital est relativement peu soutenue, ce qui permet au jeune médecin de recevoir également en consultation les habitants des villages voisins.

À Kouang-Tchéou-Wan, qui bénéficie d'un climat humide, les hivers sont rigoureux, et les étés très chauds, les fortes chaleurs alternent avec des pluies abondantes, parfois torrentielles. Les moustiques obligent souvent les hommes à quitter leur case. Outre les maladies, les militaires français de Kouang-Tchéou-Wan subissent les ravages de l'opium. Charles Broquet rapporte également de fréquents problèmes d'ivrognerie parmi les marins ; ils s'approvisionnent auprès des sampaniers qui trafiquent avec eux. La hiérarchie s'empare rapidement du problème et corrige les coupables. En outre, la jeune colonie a mis en place un Comité consultatif d'hygiène et de salubrité publique, qui donne son avis sur les questions soumises par l'administrateur du territoire. Charles Broquet, en tant qu'officier de santé, y participe. Le Comité se réunit ainsi le 3 mars 1900 et « après quelques expositions courtoises, une dépêche a été rédigée par l'administrateur Albi déclarant que l'état de santé du territoire de Kouang-Tcheou est excellent⁶⁹ ». C'est sans compter sur un terrible fléau qui va s'abattre peu après, la peste.

Le 11 février 1900, lors d'une visite avec le docteur Recoules, Charles Broquet détecte les prémices de la peste dans un campement de Chinois. Le mal se répand rapidement à partir du territoire chinois⁷⁰. Début mai,

68. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages... op. cit.*, volume 1, p. 88-89.

69. *Ibidem*, volume 2, p. 15.

70. À la fin du XIX^e siècle, la Chine connaît une série de calamités naturelles (inondations, famines, etc.) à l'origine de grandes épidémies, telles que la peste bubonique (GERNET, Jacques, *Le monde chinois...*, *op. cit.*, p. 530 et 531).

« sur la rive gauche la peste fait de nombreuses victimes dans les villages de Wat-Sé et de Pat-Sa. Partie semble-t-il de Podao, elle s'étend chaque jour mais n'est pas encore arrivée à la Pointe-Nivet. Autour du fort on voit des enterrements et dans la campagne des tombes fraîches, les bambous et les cordes qui ont servi à transporter les cadavres restent sur le tombeau. Les cases du village de Pat se sont fermées et les habitants sont allés camper sur les bords du chenal des aigrettes⁷¹ ».

À Kouang-Tchéou-Wan, la peste fait moins de ravage. Pour y faire face, diverses mesures de prévention sont mises en place. Le médecin breton isole systématiquement les malades dans une paillote construite hors du village. Les effets des morts sont brûlés, leur chambre poncée au bichlorure de mercure, et des injections préventives de sérum sont administrées aux personnes suspectées. Le moral côté français est fortement atteint par la situation⁷².

Malgré toutes ces mesures, Charles Broquet, en visite à la *popote* des officiers le 23 mai, apprend du docteur Recoules que la peste sévit toujours. Il écrit ainsi le 2 juin : j'ai « été à Fort-Bayard cet après-midi. La peste sévit à Pointe-Nivet, le village est évacué. À Hoïtéou, un Européen est mort de la peste et va être enterré. Du côté de Palap et de Serriche, nos postes sont entourés de peste, du côté de Palap il mourrait cent Chinois par jour⁷³ ». La maladie reflue néanmoins progressivement, et à la mi-juillet, les Chinois du territoire sous contrôle français regagnent leurs villages. Cependant, le fléau réapparaît l'année suivante. Quelques soldats d'infanterie de marine sont touchés ; l'un d'eux décède. Les militaires sont tous cantonnés à Fort-Bayard et un médecin du Tonkin est appelé en renfort. Puis l'épidémie explose début mai ; on compte des centaines de morts parmi les Chinois. Charles Broquet multiplie les visites dans le territoire, au péril de sa vie. À son départ de la colonie, la peste sévissait toujours.

Une carrière coloniale tournée vers la Chine

Le 28 avril 1901, Charles Broquet reçoit une lettre du commandant Corrad l'engageant à rentrer en France par le prochain courrier. Le 27 mai,

« je fais mes malles. Mon temps de séjour à Kouang-Tchéou s'arrête ici. Après avoir dit adieu à Port-Beaumont et aux serviteurs qui m'y avaient été

71. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 2, p. 54.

72. Charles Broquet écrit à sa grand-mère une lettre qu'il retranscrit dans son journal et dans laquelle il relate sa terrible expérience face à la peste. « Je suis décidément dans un pays très gai, il meurt tous les jours une centaine de Chinois de la peste. Les malheureux viennent tomber foudroyés à la porte de nos postes d'infanterie de marine. Alors très simplement leur famille les enterre, et brûle tout ce qui leur appartenait. Les villages sont évacués [...]. Dans notre poste de Port-Beaumont un de nos *boys* chinois du carré, un grand garçon de 19 ans, [...] est mort dans mes bras après 4 jours de traitement. Alors plein de joie comme tu peux le penser, j'ai fait construire un lazaret pour parer aux éventualités et j'ai isolé mon équip. [...] ; et alors autour de nous le moral est atteint et il faut le remonter. Les officiers et les civils des colonies demandent tous à partir et à regagner des pays plus riants. » (BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 2, p. 77.)

73. *Ibidem*, p. 76.

dévoués, je passais la soirée à Fort-Bayard avec les amis qui avaient été l'une de mes consolations d'exil [...] ⁷⁴ ».

À son retour, Charles Broquet poursuit sa carrière au sein du service de santé des Colonies, devenant un éminent spécialiste de la peste de son époque ⁷⁵. Il intègre en novembre 1906 l'Institut Pasteur de Paris, puis devient sous-directeur de l'Institut Pasteur à Saïgon de janvier 1908 à janvier 1910.

En janvier 1911, Charles Broquet est de retour dans l'Empire du Milieu, étant affecté au corps d'occupation de Chine. Il est envoyé en mission spéciale, en qualité de bactériologiste, pour combattre l'épidémie de peste pulmonaire qui sévit en Mandchourie, de février à août 1911, agissant également comme délégué officiel du gouvernement de la France à la conférence internationale de la peste pulmonaire à Moukden en avril ⁷⁶. Nommé directeur de l'institut bactériologique chinois de Tien-Tsin, poste qu'il occupe d'octobre 1911 à mai 1912, il échoue dans sa volonté de créer un Institut Pasteur dans cette ville. Promu entre temps médecin-major de première classe en septembre 1912, il est nommé chef du service de santé du corps d'occupation de Chine jusqu'en novembre 1913, date de son retour en France.

Lorsqu'éclate la Première Guerre mondiale, Charles Broquet est affecté le 9 août 1914 comme médecin-chef de l'ambulance 10/22, poste qu'il occupe durant toute la durée du conflit, participant notamment à la bataille de la Marne en septembre 1914, aux offensives d'Artois de mai 1915 à février 1916, aux offensives de Champagne de juillet 1916 à avril 1917, ou encore à Verdun comme médecin-chef du groupement des ambulances de la Rive droite de la Meuse de novembre 1917 à juillet 1918. Il obtient pour ses services la Croix de guerre avec trois citations à l'ordre du 17^e corps d'armée en 1914, 1915 et 1917. Retraité le 25 mars 1920, Charles Broquet est ensuite nommé officier dans l'ordre de la Légion d'honneur avant d'être promu au grade de colonel de réserve des troupes coloniales. Il décède à Paris le 18 novembre 1964.

•

Ce récit du quotidien d'un officier de la Marine en garnison dans une colonie reculée de l'empire français, est un précieux témoignage pour qui veut comprendre ce que peut être la vie au jour le jour d'un homme éloigné de tout, ou presque, aux confins des frontières de l'empire tricolore. Le

74. *Ibid.*, volume 3, p. 46.

75. Il est l'auteur de plusieurs travaux scientifiques sur la peste, dont *Un foyer de peste bubonique dans la Chine méridionale* (1902), tiré de son expérience à Kouang-Tchéou-Wan, ou *La peste pneumonique* (1911).

76. Voir à ce sujet : *Conférence de la peste à Moukden (avril 1911)* par Charles Broquet, brochure de 24 pages, imprimée en 1911, conservé à la bibliothèque d'études de Brest sous la cote RES xx^e C340 – f. Voir également l'album de photographies prises par Charles Broquet durant l'épidémie de peste qui sévit en Mandchourie (1910-1911) (cote RES FB C710 – f).

portrait dressé par le jeune Breton du territoire de Kouang-Tchéou-Wan est tout sauf flatteur, et chacune des pages de ses carnets de notes reflète tristesse, ennui, ou encore solitude. Mais surtout, elles retracent l'échec de la France à s'implanter en Chine au tournant des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles. En effet, contrairement aux succès allemands à Qingdao et anglais à Hong-Kong, les débuts de la concession de Kouang-Tchéou-Wan furent des plus laborieux. Face au manque criant de moyens financiers, aux conflits entre civils et militaires, à la mauvaise volonté manifeste des autorités chinoises locales, aux fléaux que constituaient la piraterie et la peste, le sort s'est acharné pour empêcher les Français de développer ce bout de France arraché à la Chine impériale.

Le récit de Charles Broquet est à rapprocher d'un autre témoignage, celui du capitaine Alfred Bonningue, véritable plaidoyer pour le colonialisme français en Chine. Alfred Bonningue estime, lui, que l'arrivée de la France à Kouang-Tchéou-Wan fut source de bienfaits pour la population autochtone, permettant notamment une avancée certaine dans les domaines sanitaires, de l'instruction publique ou encore de la sécurité côtière :

« Un gros effort a été réalisé depuis notre arrivée à Kouang-Tchéou-Wan, par le service des Travaux publics, en ce qui concerne la construction et l'aménagement des deux ports de Fort-Bayard et de Tché-Kam, la construction des routes et ouvrages d'art, la création du quartier européen de Fort-Bayard avec le concours de l'Autorité militaires, les grands travaux de voies [...] ⁷⁷. »

Ce jugement est cependant à nuancer. Le fléau de la piraterie n'a jamais été véritablement endigué, la population n'a pas accepté l'implantation française, et le territoire servit bien souvent de base arrière pour les indépendantistes indochinois et divers opposants et seigneurs de guerre chinois qui y pullulèrent à compter des années 1920. Mais surtout, d'un point de vue économique, l'échec est cuisant. En effet, si la France a, malgré les épreuves, réussi à développer quelque peu le territoire, cela reste bien insuffisant pour espérer rivaliser avec Hong-Kong et Macao. L'ouvrage d'Alfred Bonningue, empreint de propagande pro-colonialiste, doit donc être appréhendé avec recul, mais non sans intérêt. Le témoignage de Charles Broquet, s'il est rédigé au jour le jour, relate lui les faits sans détours ni sans faux-semblants, avec les mots d'un jeune homme de 23 ans, dont la motivation principale est de narrer son expérience, celle d'un officier de la Marine de guerre perdu aux avant-postes de l'empire colonial français.

Surtout, on ne trouve dans ce document aucune volonté de glorification de l'action française en Chine. Charles Broquet relate avec exactitude les faits qui font honneur à la France, mais également d'autres épisodes bien moins glorieux, allant jusqu'à exprimer son opposition à la politique menée

77. BONNINGUE, Alfred, *La France à Kouang-Tchéou-Wan...*, op. cit., p. 32.

à Kouang-Tchéou-Wan. En outre, le jeune Breton n'apporte dans son récit aucun jugement pro- ou anticolonialiste. Cependant, lorsque l'on se réfère à son journal, il exprime nettement son désir, devant la déconvenue professionnelle qu'il subit à Kouang-Tchéou-Wan, de quitter la Marine pour la Coloniale. On peut donc en déduire que s'il n'est pas un fervent partisan de la politique coloniale française, il ne peut guère en être un opposant, ayant souhaité en devenir un artisan. Seul l'objectif reste inconnu, par envie de participer à l'expansion française, ou pour aider les populations sous domination française à se développer.

Charles Broquet exprime dans son journal, à la date du 4 juillet 1900, son incompréhension face à l'intérêt porté à ce morceau de France, indiquant que

« la Marine aurait dû lâcher la direction de Fort-Beaumont ; il n'y a pas de port, il n'y a pas besoin de direction. Les hommes végètent comme nous à terre et ne font pas leur métier de marin⁷⁸ ».

Et d'ajouter quelques pages plus loin que Kouang-Tchéou-Wan n'est qu'un « triste pays où l'on se sent mal à l'aise et pas du tout en colonie française ». L'avenir lui donnera raison. Après la Première Guerre mondiale, les autorités françaises se rendent compte de l'échec final du projet, qui tombe alors dans le désintérêt le plus total. Tout juste la colonie méconnue est-elle devenue l'une des plaques tournantes du commerce de l'opium, bien loin des objectifs initiaux. Le territoire de Kouang-Tchéou-Wan est définitivement rétrocédé à la Chine au début de l'année 1946.

78. BROQUET, Charles, *Souvenirs de voyages...*, *op. cit.*, volume 2, p. 108 et suiv.

RÉSUMÉ

Le territoire de Kouang-Tchéou-Wan, acquis par la France au détriment de la Chine impériale à la fin du XIX^e siècle, reste dans l'histoire coloniale une possession largement ignorée. Pourtant, les autorités françaises envisagèrent pour ce bout de France un avenir florissant, désirant en faire l'égal économique d'Hong-Kong et de Macao. Charles Broquet, jeune médecin de Marine, est affecté à Kouang-Tchéou-Wan à la fin de l'année 1899. Durant son séjour, il va tenir un journal personnel dans lequel il relate le quotidien du territoire. Son récit, témoignage de premier ordre d'un observateur de la naissance de la colonie de Kouang-Tchéou-Wan, permet de retracer les débuts des Français, soumis à nombre de difficultés dans leur volonté d'expansion vers le Céleste Empire.

ABSTRACT

The Kouang-Tchéou-Wan territory, acquired by France to the detriment of nineteenth century Imperial China, is a colonial possession that has attracted little scholarly attention. Yet, French authorities had planned a thriving future for this far-flung corner of France and sought to make it into the economic equivalent of Hong-Kong and Macao. Charles Broquet, a young naval doctor, was stationed in Kouang-Tchéou-Wan in late 1899. During his stay, he kept a journal in which he wrote about life in the territory. This account is a vital source for understanding of the birth of the Kouang-Tchéou-Wan colony. It allows us to appreciate the early difficulties faced by those who sought to expand French possessions towards the Celestial Empire.